

NICO

FEMME FATALE

Photo de couverture :  
© Michael Ochs Archive/Getty Images, 1967.

Pour les photos intérieures :  
© Yves Jolivet, 1986.

© Le mot et le reste, 2016.

SERGE FÉRAY

NICO

FEMME FATALE

LE MOT ET LE RESTE  
2016

*Le véritable artiste se doit de s'autodétruire.*

Nico

# PERDUE DANS LES ÉTOILES

*I'm not quite here – you understand?*<sup>1</sup>

Nico, 13 décembre 1980, New York

Le rêve est toujours le même. Il commence chaque soir au même endroit. Nuit après nuit, depuis un demi-siècle. Qu'elle dorme à New York, à Manchester, rue Richelieu à Paris, toutes les nuits elle retourne à Berlin. Elle pourrait rêver des hauts lieux qui ont fait sa légende. Elle pourrait se projeter entre les murs d'argent de la Factory, hanter la cathédrale de Reims, arpenter la Via Veneto, rejoindre Ibiza, où elle sait depuis toujours qu'elle doit mourir. Elle pourrait rêver qu'elle erre sur les landes du Yorkshire, qu'elle chante sur la scène d'un club minable de Birmingham, ou qu'elle sillonne l'Europe à bord d'un van bleu marine. Mais non. Nuit après nuit elle retrouve Berlin. Nuit après nuit les ruines, la capitale des ruines. C'est là qu'elle est devenue Nico, c'est là qu'elle s'est tue.

Le songe débute toujours à Berlin et c'est à Berlin qu'elle marche aujourd'hui, sans bien savoir si elle rêve, ou si elle est vraiment là. C'est ici que s'achève et commence l'histoire. Berlin. Carrefour géométrique de toutes les folies du siècle, capitale du Reich et de la guerre froide, alpha et oméga de sa légende. Ce 6 juin 1988, Nico marche dans les avenues clinquantes de Berlin-Ouest.

---

1. « Je ne suis pas vraiment là – vous comprenez ? »

Les néons du Ku'damm se reflètent dans ses lunettes noires. En filigrane sur les façades du miracle économique allemand, les décombres de son enfance, désert de briques dans lequel Christa Päffgen, sept ans – « *I will be seven when we'll meet in heaven* » (« J'aurai sept ans quand nous nous retrouverons au ciel ») –, se faufile entre les ruines, les pyramides de pierres entassées. « Les villes sont plus belles lorsqu'elles sont détruites. » À quoi bon les reconstruire ? « J'aime l'empire déchu, l'image de l'empire déchu. » Les actualités noir et blanc qui montrent les femmes – une ville de veuves – en train de creuser des tombes, de se passer des seaux, d'empiler, de numéroter des gravats, Nico les voit en couleurs. Derrière la façade du Kaufhaus Des Westens, elle voit le charnier. Sous l'hymne de la respectable RFA, elle entend l'hymne nazi. Mémoire involontaire – mirages temporels, Fata Morgana de l'esprit, lambeaux, flashes de mémoire qui, à peine suscités s'étirent, se contournent, se colorent. Au bout de l'avenue Unter den Linden, fermée par le Mur, la Porte de Brandebourg. Frontière gelée. Barrage blanc au sommet tubulaire, au milieu des rues, au milieu des vies – David Bowie chante : « *And the guns shot above our heads/And we kissed/As though nothing could fall* » (« Et les canons tiraient au-dessus de nos têtes/Et nous nous embrassions/Comme si rien ne pouvait tomber »). De l'autre côté du *no man's land* éclairé par les réverbères comme la cour d'un pénitencier – chevaux de frise, barbelés –, le mirador des VoPos, jumelles vissées aux yeux. À l'ouest, sur une plate-forme en bois, les touristes les photographient comme des fauves en cage, à la fois inquiétants et grotesques, et leur adressent des doigts d'honneur (« Et la honte était de l'autre côté », dit Bowie). Nico regrette : « Quel dommage qu'ils aient reconstruit Berlin. Ils auraient dû la laisser vide. »

Elle est venue chanter le désert, son paysage favori. Lutz Ulbrich, son ancien amour, le guitariste aux cheveux d'elfe, l'a invitée au festival qu'il organise sous le dôme du Planétarium, Wüstenklänge

im Planetarium (Sons du désert dans le Planétarium). Dans moins de deux mois, il réglera les formalités nécessaires à son inhumation.

« *Time is timeless to me* » (« le temps m'est intemporel »): les choses ne disparaissent jamais, elles restent là, derrière les choses, comme le Cafe Einstein, cadeau de Goebbels à l'actrice Henny Porten, ancienne villa du banquier Blumenfeld, là où se rencontraient les intellectuels des années vingt, avant que l'endroit ne devienne un casino SS. Elle y a chanté trois fois en 1978, pour les cent ans de son édification, avec Lutz déjà, puis encore deux fois, deux ans plus tard. On se croirait dans une chanson de Lou Reed: « *We were in a small cafe/You could hear the guitars play/It was very nice* » (« Nous étions dans un petit café/On entendait jouer les guitares/C'était très agréable »). Malgré les bombardements, la villa néo-Renaissance est restée debout, intacte, l'une des seules de la Kurfürstenstraße. « *Oh, honey it was paradise* » (« Oh, chéri, c'était le paradis »).

Combien de milliers de kilomètres a-t-elle parcourus dans le labyrinthe de ces rues, à bord du taxi de Lutz, étrange passagère pâle assise à la place du mort, observant la ville, ses gens, comme on regarde un film – un film en costumes, une reconstitution? « Pour moi l'Allemagne ce n'est que Berlin, il n'y a que là qu'il reste quelques personnes en vie. »

Le Wilhelm-Foerster-Sternwarte, le Planétarium du 90, Munsterdamm, est situé six kilomètres au sud du KaDeWe, là où Christa Päffgen a commencé, là où, adolescente encore, elle est devenue Nico, a appris à marcher, se déplacer, mettre en valeur sa beauté toute neuve – « Mais ce n'était pas moi, assure-t-elle. C'était une autre fille. Je ne peux pas m'identifier au passé. » Sous les étoiles dansantes du Planétarium, une superstar tombée de la lune s'assoit derrière un orgue indien. Elle est vêtue de noir – pantalon de cuir couturé, sombres étoffes exotiques –, chaussée de lourdes bottes de motard dont les boucles cliquettent à chacun de ses pas. Son visage aux pommettes hautes, encadré de longs

cheveux sombres, ressemble à un masque mortuaire. L'œil est strié de sang, le poignet scarifié par les milliers d'aiguilles qui l'ont aidée à recoudre sa vie déchirée. Ses doigts tirent du clavier une plainte qui rappelle un peu un accordéon, ou un harmonica. On entend dans ce prélude des souvenirs d'anciennes chansons. Des accords de « König », « Tananore », « You Forget To Answer », évoqués comme on passe en revue l'album des images d'une vie. L'harmonium est son âme, un « *organ* » vital, le poumon artificiel qui lui permet de respirer dans le désert lunaire dont elle s'est inspirée pour composer ses chansons. En pédalant sur les soufflets mécaniques, elle retrouve le geste répétitif de sa mère qui, dans leur chambre de la Nürnbergerstraße, en 1945, cousait des vêtements à la machine. Elle se rappelle le paysage désolé qui s'étendait au bout de la rue, caché, « comme un décor de théâtre », derrière ses poèmes. Harmonium, respiration des ruines, musique de la ville détruite, qu'elle entendait, lorsqu'elle jouait dans les décombres, s'élever des romantiques églises à ciel ouvert. L'orgue suspendait le temps, figeant sur place les passants fantômes. Elle chante d'une voix blessée, fatiguée, abîmée mais intense : « *As long as the sound will carry me/Towards the sands that could swallow me/As long as my shadow will reach the next crossroad/Leaving me gazing at the moon* » (« Tant que me portera le son/Vers les sables qui pourraient m'engloutir/Tant que mon ombre atteindra le prochain carrefour/Me laissant les yeux levés vers la lune »).

Ce soir encore, chanter l'empêche de mourir, de se noyer dans les sables mouvants de l'histoire. « Si je perdais ma voix, vraiment, je me tuerais. » Le son, c'est son sang, et son cœur bat au rythme du tambour d'angoisse qui cogne derrière elle, transe tribale et synthétique qui s'emballe, tellurique, vers les étoiles. Dans un poème intitulé « Neutrino », elle a écrit : « *Give me my stage the only territory that's mine alone/[...]/There are a few examples/They might be in a house/A theatre in a country that has deceased* » (« Donnez-moi ma scène le seul territoire qui me soit exclusivement mien/[...]/Il y a quelques autres exemples/Ils peuvent se trouver dans une

maison/Un théâtre dans un pays défunt ») – l’Allemagne, bien sûr, l’Allemagne des ruines toujours visible derrière les vitrines illuminées. Dans le pays défunt, elle est vivante. Nico est vivante. Le son, son sang, le tambour de son cœur, le souffle de son orgue, la vibration de sa voix le lui disent. « Si je n’étais pas chanteuse, je suis sûre que je serais morte, aujourd’hui. »

Il lui reste quarante-deux jours à vivre.

